

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 321. Londres, Dimanche 8 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

321. Londres, Dimanche 8 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Portrait](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres



[320. Paris, Vendredi le 6 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
a pour réponse ce document



[322. Paris, Mardi 10 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-03-08

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Nos journaux vous donnent ce matin le projet de charivari qu'on a voulu me donner à Londres.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°
340, pp. 18-20.

Information générales

LangueFrançais

Cote822-823, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Collation2 doubles folio

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Londres, dimanche 8 mars 1840,

une heure

Nos journaux vous donnent ce matin le projet de charivari qu'on a voulu me donner à Londres. Vous en entendrez plus de bruit que je n'en ai entendu ici. Je n'étais pas chez moi quand ces douze ou quinze polissons sont venus, et ils n'ont pas même commencé, tant la police a été prompte à les chasser. Ces choses-là se font ici avec une rudesse très simple et très efficace. C'était douze ou quinze réfugiés, mauvais sujets du procès d'avril. Je n'ai appris le fait que deux jours après, par le Globe. Personne ne m'en avait parlé et n'y avait pensé. J'ai été obligé d'aller aux renseignements pour savoir ce que c'était.

J'ai dîné hier avec Sir Robert Peel, un dîner bien anglais, cossu, long, lourd et froid, quoique cordial. J'ai beaucoup causé avec mon voisin de droite Sir Henry Hardinge, soldat brave et sensé qui m'a plu. Je m'aperçois de jour en jour de mon progrès pour parler. Mais je vais tout simplement, et il me semble qu'on m'en sait gré.

Vous m'avez trop dit que le premier acte du dîner était très silencieux. On parle assez et c'est presque toujours moi qui me tais.

Lord Aberdeen, qui n'avait pas pu venir dîner parce qu'il était engagé chez Lady Holland, est venu le soir, et nous avons beaucoup causé. Il est très instruit et d'une conversation très variée. Je vous répète tout ce que vous m'avez dit. Cela me plaît de découvrir à chaque instant que vous aviez raison.

Les Tories sont en effet très aimables pour moi. Ils viennent tous me chercher. Lord Londonderry est presque le seul qui ne soit pas encore venu. Aussi, quoique Lady Londonderry m'ait écrit un petit billet bien doré pour m'engager à aller passer la soirée chez elle après-demain mercredi, je m'en excuserai sur quelque prétexte. Le Général Sébastiani, ni personne de l'Ambassade n'allait jamais là. Le langage était trop violent contre nous, trop tendre pour vous. Si Lord Londonderry vient me voir, je verrai ce que j'ai à faire. Autant que j'en puis juger, il ne me sera pas difficile de vivre en bons rapports avec les Tories sans donner aux Whigs aucun ombrage. Je dirai ce que je pense et je serai ce que je suis. La vérité est ici fort bien acceptée. Vous avez bien raison, c'est un mérite immense.

Lady Palmerston chez qui je suis allée hier au soir en sortant de dîner, m'a demandé en passant : « Connaissez-vous depuis longtemps Sir Robert Peel ? ». Ce n'était plus un rout chez elle, mais une petite soirée assez agréable.

4 heures

Je viens de chez Lord Melbourne. Nous avons causé une heure et demie. Il me plaît beaucoup, beaucoup; sa figure, son esprit, ses manières. Il s'est étendu dans son fauteuil, à côté du mien, détournant la tête et tournant l'oreille; il a parlé anglais, moi, français, dialogue très régulier, chacun à son tour, interrompu seulement par ses rires. On dirait qu'il vit pour rire. Je traiterai volontiers d'affaires avec lui. Il comprend à merveille, avec élévation dans les idées, et point préoccupé de son propre sens. J'ai peu à vous dire des affaires mêmes. Elles sont stationnaires. On attend le plénipotentiaire Turc, le nouveau cabinet français. On s'observe. Personne ne voudrait être le premier à avoir une résolution. On croit assez ici qu'au fond vous êtes embarrassés du Traité d'Unkiar-Skelessi, que si les circonstances, vous obligeaient à l'exécuter, si la Porte vous le demandait, vous le feriez, par honneur ; mais que cette chance vous déplaît, que vous en craignez les conséquences, et que vous saisissez volontiers quelque manière d'échapper aux charges de ce protectorat exclusif et compromettant.

Je crois vous avoir déjà dit qu'on avait grande envie de faire quelque chose avec nous et grand embarras à faire quelque chose sans nous. Il me semble que je vois cette disposition en progrès.

M. de Werther part demain pour Berlin. Il passera quelques jours à Paris.

Lundi, 9 heures

J'ai dîné hier à Landsdown-House, un dîner plus agréable et plus causant que de coutume, Lord & Lady Holland, Lord & Lady Clarendon, le Duc et la Duchesse de Sutherland, Lord John Russel, M. Charles Greville et moi. Je vous ai placée au milieu de cette conversation. Elle serait devenue charmante.

De là chez Lady Jersey où j'ai trouvé Lord Aberdeen, Lord Stuart et Lord Elliot, l'homme de Londres qui parle le mieux français. Il y a, chez Lady Jersey, plus de liberté, d'abandon, et de façons sociables qu'ailleurs. Mais quelle inépuisable parole que la sienne ! et quel infatigable mouvement ! Elle a, sur toutes choses, des phrases, des désirs, des fantaisies, des volontés. C'est là, je crois, ce qui lui donne cette puissance dont vous vous étonniez.

Lord Leveson me paraît très occupé de Fanny Cowper. On croit qu'il l'épousera, et même que la Charge de Sous-Secrétaire d'Etat a été donnée dans cette idée. Lord Levenson est fort à la mode, me dit-on.

L'affaire du privilège des Chambres va finir par le bill de John Russell. Il paraît que la Chambre des Lords l'adoptera. L'affaire des corporations municipales d'Irlande finira aussi dans cette session. Il y aura transaction entre le Gouvernement et l'opposition, et la Chambre des Lords adoptera. Le Ministère paraît très solide, malgré les échecs passés et futurs. Au fond, tout le monde croit à sa durée. J'ai à dîner aujourd'hui M. Dedel, M. de Blum, M. de Werther et de M. de Hummelauer.

Une heure

Merci de tout ce que vous me renvoyez à Londres. Je suis bien aise de le savoir. J'accepte le reproche d'avoir un peu manifesté mon opinion sur les personnes. Je me souviens en effet de deux occasions où j'aurais mieux fait de ne rien dire. Mais je proteste contre ce qui me revient par Génie du ravissement que j'ai témoigné, et de ce que j'ai trouvé excellent. Ceci m'apprend qu'à Londres comme à Paris on peut broder, exagérer ; soit par goût, soit par dessein. Je suis sûr d'avoir été dans mon langage à ce sujet, très réservé, ne manifestant ni inquiétude, ni confiance, espérant plutôt que craignant, comme c'est mon rôle, mais rien de plus. J'y avais pensé, et je n'ai rien dit de cela sans y avoir pensé. Je ne vais guère, dans ce cas,

plus loin que je ne devrais.

Soyez tranquille, je n'aurai point de loge à l'Opéra! Je n'irai même pas à l'Opéra. Je ne vois pas pourquoi je changerais à cet égard mon habitude qui est aussi mon goût. Je suis sûr que le spectacle me causerait une impression pénible. Je vous l'ai dit souvent ; je n'ai jamais su m'amuser seul ; j'ai besoin, absolument besoin de partager tout plaisir vif, toute émotion douce et un peu saisissante. L'autre jour, après dîner, chez Ellice, sa belle-fille et M. Dundas ont chanté, chanté presque toute la soirée pour me faire plaisir. J'avais fini par avoir le coeur tout-à-fait mal à l'aise.

Adieu. Il fait beau et doux aujourd'hui. Je me promènerais bien volontiers. Mais je ne me promènerai pas. Adieu, Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 321. Londres, Dimanche 8 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-03-08.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/14>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur321

Date précise de la lettreDimanche 8 mars 1840

HeureUne heure

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination

- Londres (Angleterre)
- Paris (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/06/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Londres, Dimanche 8 Mars 1840

une heure.

Vos journaux vous donnent ce matin le projet de charivari qu'on a voulu me donner à Londres. Vous en entendrez plus de bruit que je n'en ai entendu ici. Je n'étais pas chez moi quand les douze ou quinze polissons sont venus, et ils n'ont pas même commencé, tant la police a été prompte à les chasser. Le chœur lui-même fut ici avec une rudesse très simple et très efficace. C'était douze ou quinze réfugiés, messieurs d'après le journal d'Avril. Je n'ai appris le fait que deux jours après, par le Globe. Personne ne m'en avait parlé et n'y avait pensé. J'ai été obligé d'aller aux renseignements pour savoir ce que c'était.

J'ai dîné hier chez Sir Robert Peel, un dîner bien Anglais, c'est-à-dire long, lourd et froid quoique cordial. Sir Robert a beaucoup causé avec mon voisin de droite Sir Henry Hardinge. Soldat brave et sage qui m'a plu. Je m'aperçois de jour en jour de mon progrès pour entendre l'Anglais. Je ne suis pas juge de mon progrès pour parler. Mais je vais tout simplement, et il me semble qu'on m'en sait gré.

Vous m'avez bien dit que le premier acte du dîner était très silencieux. On parle assez et c'est presque toujours moi qui me tais.

Lord Herbert, qui d'aurait pu se venir dîner
parce qu'il étoit engagé chez Lady Holland, est venu
à la fin, et nous avons beaucoup causé. Il est très
intruit et d'une conversation très variée. Il vous
répète tout ce que vous m'avez dit, cela me plaît
de découvrir à chaque instant que vous avez raison.

M. Fox est en effet très aimable pour moi.
Il vient tous les jours. Lord Londonderry
est presque le seul qui ne soit pas encore venu.
Aussi, quoique Lady Londonderry m'ait écrit un
petit billet bien doré pour m'engager à aller
passer la soirée chez elle après demain mercredi,
je m'en excuse sur quelque prétexte. Le général
Sebastiani ni personne de l'ambassade n'alloit
jamais là. Le langage étoit trop violent contre
nous, trop tendre pour vous. Si lord Londonderry
vient me voir, je verrai ce que j'ai à faire. Autant
que j'en puis juger, il ne me sera pas difficile de
vivre en bons rapports avec le Fox sans donner
aux whigs aucun ombrage. Je disai ce que je
peux et je suis ce que je suis. La vérité est
ici fort acceptée. Vous avez bien raison; c'est un
mérite immense.

Lady Estlinston chez qui j'ai été hier soir
en l'absence de dîner, m'a demandé en passant :
« Connaissez-vous depuis longtemps Sir Arthur Peel ? »
Ce n'étoit plus un raut chez elle mais une petite
soirée assez agréable.

Le dîner de
l'heure et de
sa figure
son fantaisie
tendant l'oreille
dialogue très
surtout par
de l'histoire
à merveille
précisément de

J'ai peu
sans statuer
le nouveau
ne voudrait
On croit assés
l'unité d'usage
vous oblige
demandait,
elle chance
l'ambiguïté
manière de
exclusif et

Le cœur
l'avis de son
embarras à
semble que
M. et l
premier que

A Henry.

Je viens de chez Lord Melbourne. Bien mieux causé avec
Henry et Eliza. Il me plaît beaucoup, beaucoup;
sa figure, son esprit, ses manières. Il est étendu dans
son fauteuil, à côté de sa mère, détournant la tête &
pendant l'oreille, il a parlé anglais, moi français.
Dialogue très régulier, chacun à son tour, interrompu
souvent par les sœurs. On dirait qu'il est pour rien.
Le clavier volontiers d'affaires avec lui. Il comprend
à merveille, sans étonnement dans le jeu, et s'agit
presque de son propre tour.

J'ai peu à vous dire de, affaires, mêmes. Elles
sont Nationalistes. On attend le plénipotentiaire turc,
le nouveau cabinet français, du Salsera. L'Espagne
ne voudrait être la première à voir une révolution.
On croit assez ici qu'on fera voir, etc, embarrassé de
suite d'Arthur Shelton, que si les turcs continuent
vous obligeront à l'opérer, et la Porte vous le
demandait, vous le feriez par honneur, mais que
cette chance vous déplait, que vous ne voyez pas
comment, et que vous souhaitez volontiers quelque
manière d'échapper aux charges, sans compromettre
l'actuel et compromettant.

Je crois vous avoir déjà dit qu'on avait grande
envie de faire quelque chose avec vous et grand
embarras à faire quelque chose sans vous. Il me
semble que je vois cette disposition en progrès.

M. le Comte de Wuthenbourg sera demain près de Paris. Il
passera quelques jours à Paris.

6

8

Lundi 9 heures.

201

J'ai dîné hier à Lambeth avec une dizaine plus agréable et plus lancant que de coutume, Lordet Lady Holland, Lord et Lady Blessington, le Duc et la Duchesse de Sutherland, Lord John Russell, M^{rs} Charles Greville et moi. Je vous ai placé au milieu de cette conversation. Elle s'est terminée tristement.

Je suis chez Lady Jersey où j'ai trouvé Lord Aberdeen, Lord St Albans et Lord Elliot, l'homme de Londres qui parle le mieux Français. Il y a chez Lady Jersey plus de liberté, d'abandon et de façon sociable qu'ailleurs. Mais quelle inexplicable pécuniaire que la femme ! et quel infatigable mouvement ! Elle a des tantes, des phares, des devoirs, des fantaisies, des volutes. C'est tout ce qui lui donne cette puissance dont vous vous étonnez.

Lord Devon me paraît fort occupé de l'Empire. On voit qu'il s'occupe, et même que la charge de Secrétaire d'Etat a été donnée dans cette idée. Lord Devon est fort à la mode, me dit-on.

L'affaire du privilège des Chambres va finir par le bill de Lord John Russell. Il paraît que la Chambre des Lords l'adoptera. L'affaire des Corporations municipales d'Irlande finira aussi dans cette session. Il y aura transaction entre

malin le p
homme à a
que je n'en
quand se
Il n'est pas
propre à
avec une
longe en p
prouvé d'au
jours après
parle et
aux voyages

J'ai de
Anglais, cette
beaucoup de
hardinge et
mappleton de
l'anglais de
parler. Ma
quin coin de
Plus m
c'est lui de
longues ma

6

8

823
le gouvernement et l'opinion, et la Chambre des
Lords adaptée, de Ministère me parait très utile
malgré le, l'été, passé et futur. Au fond, tout
le monde veut à la barre.

J'ai à Paris aujourd'hui M. Redel, M. de Blum,
M. de Werthe et M. de Hummel.

Une heure.

Merci de tout ce que vous me renvoyez à Londres.
Je suis bien aise de le savoir. J'accepte le reproche
d'avoir un peu trop manifesté mon opinion sur
les personnes. Je me souviens en effet de deux
occasions où j'aurois mieux fait de ne rien dire.
Mais je proteste contre ce qui me revient par
faute de souvenir que j'ai tenu, et de ce
que j'ai tenu excellent. Ceci m'apprend qu'à
Londres, comme à Paris, on peut brouter, exagérer,
c'est par goût, soit par dessein. Je suis sûr
d'avoir été, dans mon langage à ce sujet, très
réserve, ne manifestant ni inquiétude, ni
confiance, espérant plutôt que craignant, comme
tôt mon rôle, mais rien de plus. J'y avais
pensé, et je n'ai rien dit de cela sans y avoir
pensé. Il ne va pas qu'on, dans ce cas, plus loin
que je ne devrais.

Je suis tranquille. Je n'aurois point de loy à
l'opéra. Je n'ai même pas à l'opéra. Je ne vais
pas puisqu'il se changerait à cet égard mon

habitude qui est aussi mon goût. Je suis sûr que
le spectacle me causerait une impression pénible.
Je vous l'ai dit souvent ; je n'ai jamais vu
d'homme seul ; j'ai besoin, absolument besoin de
partager tout plaisir vif, toute émotion douce
ou un peu saisissante. L'autre jour, après dîner,
chez Hélène, la belle fille et M. Dundas ont
chanté, chanté presque toute la soirée pour un
peu plaisir. J'avais peur par avoir le cœur
tout à fait mal à l'aise.

Adieu. Il fait bien et bon aujourd'hui. Je
me promènerai bien volontiers, mais je ne me
promènerai pas. Adieu. Adieu.